



Coco, premier roman railleur sur la transmission
Page F 2



Le **Parti québécois** a-t-il tué l'élan indépendantiste?
Page F 5

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 1^{ER} ET DIMANCHE 2 OCTOBRE 2016



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Le radical libre

Serge Lamothe tisse une histoire d'amour impossible mêlant destinée, invention et mondes parallèles

Le huitième roman de Serge Lamothe, romancier, poète et dramaturge, est surtout une réflexion sur la possibilité de contrôler (ou non) le cours de sa propre existence — voire de l'inventer.

CHRISTIAN DESMEULES

« **C'**est une espèce de variation sur le thème calderonien de "la vie est un songe", rappelle Serge Lamothe en évoquant le titre de la pièce fameuse de l'Espagnol, qui proposait déjà au XVII^e siècle un questionnement sur l'illusion et la réalité, sur le rêve et le jeu.

Au début de l'été 1976, à 20 ans, tout juste de retour du Nunavik où il avait travaillé durant quelques mois au recensement national, un homme s'improvise astrologue amateur et devient obsédé par une inconnue qui a oublié une valise devant sa porte. Et chacun de leur côté, au fil des quarante années qui vont suivre, ces deux parfaits inconnus se sentiront liés par des liens mystérieux sans jamais comprendre ce qui les retient l'un à l'autre. Comme un long rendez-vous manqué.

Il deviendra archiviste dans la police, lecteur insatiable et grand voyageur... immobile. Infirmière dans le Grand Nord, puis déployée en missions un peu partout à travers le monde, Maya aura en apparence une vie plus remplie — mais contaminée également par une sorte de vide intérieur. Des personnages de jumeaux

cosmiques, diamétralement opposés, orphelins en partie tous les deux, qui sont à la recherche de transcendance sans le savoir, mais qui semblent se compléter à la perfection.

Puisant son titre d'un mot prononcé par Omar Sharif dans le film *Lawrence d'Arabie* (« *C'était écrit!* »), quelque part entre le destin programmé et la fatalité, *Mektoub* incarne aussi — mais sans jamais la nommer — l'idée science-fictionnelle des mondes parallèles.

A travers les destins enchevêtrés de ces deux personnages qui prennent tour à tour la parole pour nous raconter leur existence l'un sans l'autre, le roman se déploie selon trois grands axes: l'invention, la destinée, l'amour. Entre les deux, comme un lien, les livres de Zoltan Galaczy, un mystérieux auteur nouvel âge qui croyait que « *la civilisation allait tuer l'humain* ».

Une question de liberté

Mais le huitième roman de Serge Lamothe, romancier, poète et dramaturge né à Québec en 1963, est surtout une réflexion sur la possibilité de contrôler (ou non) le cours de sa propre existence — voire de l'inventer.

« *Ce qui m'a surtout intéressé ici*, raconte-t-il,

c'est de me demander dans quelle mesure on peut infléchir le destin, altérer notre parcours dans cette vie — ou dans ce songe. Et j'ai voulu mettre ce questionnement en parallèle avec notre destin en tant que civilisation. Sommes-nous en mesure d'éviter cette espèce de mur dans lequel, collectivement, on se précipite à vive allure? » « *Et je n'ai pas de réponse* », avoue-t-il avant de ponctuer sa remarque d'un grand rire.

Même s'il n'a publié son premier livre qu'à 35 ans, Serge Lamothe rêvait déjà depuis l'âge de 12 ou 13 ans de mener cette vie d'écrivain. Il en a fait le choix, dans une certaine mesure. Et ce choix, c'est avant tout celui d'une liberté incomparable. « *La liberté que la littérature offre à l'écrivain, ça ne se dit presque pas...* »

A 53 ans, il partage aujourd'hui son temps entre le Québec et la France. Depuis 2002, il a été complice de presque tous les projets de François Girard, metteur en scène à l'opéra et au théâtre et cinéaste (*Trente-deux films brefs sur Glenn Gould* et *Le violon rouge*). Une collaboration qui lui permet de passer d'une adaptation de Kafka à un opéra de Wagner et à un spectacle du Cirque du Soleil (*Zed, Zarkana*). Un va-et-vient constant et des entreprises créa-

trices passionnantes, reconnaît-il, mais où la liberté a parfois aussi ses limites — le plus souvent budgétaires.

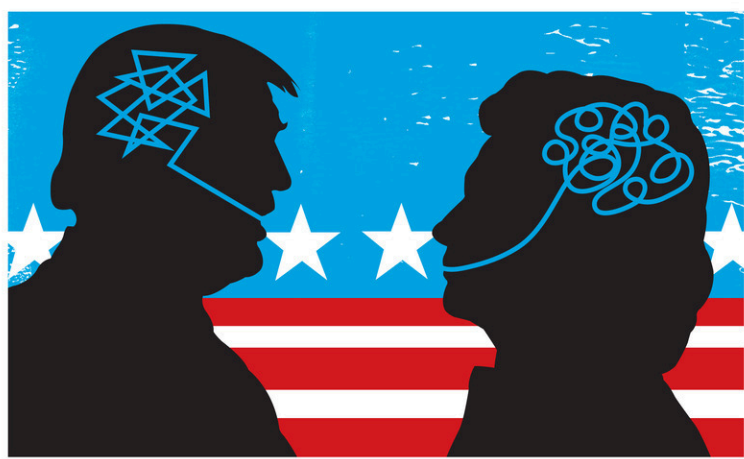
Des contraintes dont l'écrivain, tout seul devant sa page, est complètement affranchi. « *C'est surtout ça qui m'a attiré vers la littérature*, reconnaît-il. *Cette quête toujours renouvelée de l'indicible. C'est-à-dire : essayer de faire rendre gorge à la parole et de faire dire aux mots des choses qui n'auraient pas été dites ou jamais exprimées de cette façon-là.* » Depuis longtemps engagé dans une quête exploratoire, tournée vers lui ou cherchant à donner un sens à la réalité qui l'entoure, Serge Lamothe est radicalement attaché à la liberté que lui permet l'écriture.

« *Et s'il y a des limites, elles sont en moi* », affirme Serge Lamothe, qui n'a pas du tout le « *syndrome de l'écrivain torturé* ». Pour lui, écrire est avant tout une quête de liberté, la poursuite d'un sens caché des choses.

Longue portée

Après trois romans plutôt autobiographiques (*La longue portée*, *La tierce personne*, *L'ange au berceau*, *L'Instant même*, 1998, 2000 et 2002), l'écrivain a un peu changé sa signature. Même

VOIR PAGE F 2 : LAMOTHE



ENTREVUE

Psychologie d'une campagne électorale

Comment les États-Unis ont-ils pu produire deux candidats détestés des électeurs? se demande Christine Ockrent

Implosion d'un parti, usure de l'autre: l'actuelle course électorale américaine livre le pire aux électeurs, tout en nourrissant leur colère. Comment les États-Unis ont-ils pu en arriver là? se demande la journaliste française Christine Ockrent, tout en essayant, dans un essai percutant, d'éclairer une dérive en marche.

CLAUDE LÉVESQUE

En écrivant sur la présente campagne électorale aux États-Unis, Christine Ockrent avoue avoir découvert sur ce pays, qui ne lui est pourtant pas étranger, des choses qu'elle ignorait.

« *Comme beaucoup d'Européens, je croyais qu'il y avait deux Amérique, une Amérique républicaine, conservatrice et religieuse, et une Amérique démocrate, qu'on n'arrive d'ailleurs plus à définir. Je me suis rendu*

compte que les États-Unis constituent en fait un pays morcelé, avec des communautés qui ne sont pas seulement ethniques ou religieuses. Il y a toute une classe de cols bleus ou de cols blancs, des gens appauvris ou même issus de la classe moyenne, qui se sentent les perdants du système », explique la journaliste et écrivaine en entrevue téléphonique.

« *Même si leur parti contrôle le Congrès à Washington, les citoyens conservateurs qui votent traditionnellement pour les républicains ont assisté récemment à*

la légalisation du mariage homosexuel et à celle du cannabis dans certains États », poursuit-elle. Probablement plus grave, « *ces gens se sentent les perdants de la mondialisation, de l'immigration, qu'elle soit clandestine ou même légale, et de la démographie puisqu'ils ne seront plus majoritaires dans deux générations, d'après les projections qui circulent.* »

« *Ce qui m'a impressionnée dans cette campagne invraisemblable, c'aura été d'essayer de comprendre comment cette colère a permis à Donald Trump, le milliardaire, le roi des casinos, de piétiner 16 rivaux, dont plusieurs sénateurs et gouverneurs* », à commencer par Jeb Bush, fils et frère de

présidents républicains.

Il reste moins d'un mois et demi avant que les Américains ne votent pour l'homme ou la femme qui dirigera leur pays au cours des quatre prochaines années. La course est très serrée.

Le choix se portera soit sur Hillary Rodham Clinton, la politicienne accomplie qui deviendrait la première femme à occuper la fonction suprême, soit sur Donald Trump, le milliardaire fantasque qui a jusqu'ici déjoué tous les calculs.

Choisir parmi le pire

Comment le système politique a-t-il bien pu produire

VOIR PAGE F 4 : DUEL

« **Donald Trump n'est pas un homme d'affaires génial, mais il est un as du marketing** »

« **Le nom de Clinton est associé à un establishment que la jeunesse et une partie de l'électorat démocrate ne veulent plus voir** »

LIVRES



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Avec ses passages joliment surréalistes, Antoine Charbonneau-Demers signale subtilement que son roman appartient au monde de la satire sagace.

PREMIER ROMAN

Mentore aux pieds d'argile

Derrière le prix Robert-Cliche 2016 se cache une fable railleuse sur la relation maître-élève

DOMINIC TARDIF

Qu'est-ce qui est apparu en premier, l'œuf ou la poule? Le génie naît-il de la mélancolie ou la mélancolie du génie? Voilà autant de questions qui semblent hanter Antoine Charbonneau-Demers. Le lauréat du prix Robert-Cliche 2016 se paie malicieusement la gueule des *drama queens* confondant tristesse et talent dans *Coco*, son premier roman. Quelque part dans une banale ville de région, aussi bien dire un « racoin du monde », un fils est déposé par son père devant un ancien presbytère. On l'a inscrit sans demander son avis au cours de théâtre des ateliers Marie-Thérèse Lambert. Elle est une grande actrice, dit-on, bien que sans preuve à l'appui. D'abord rétif, le frère préado accepte, de force, de descendre au sous-sol où se déroulent les activités, et où il est happé par le magnétisme de sa prof.

« Comment une femme peut-elle être aussi longue? s'interroge-t-il, subjugué. Elle marche; non, elle se déplace; non, elle se pavane, dans les drapés noirs de sa robe. Elle boit de l'eau; non, elle la fait couler dans sa gorge comme dans une gèode. Je m'imagine parcourir le chemin de sa bouche jusqu'à la sortie de son ventre. » Rapidement pris sous l'aile

de madame, qui a tutoyé la gloire à New York, où elle faisait chaque soir mine de se suicider sur scène (!), le gamin se voit confier le rôle d'un cancéreux. Il faudra, vraisemblablement, lui raser le crâne et révéler son coco.

Onirique satire

En 1984, Claude Meunier et Louis Saia dénonçaient dans *Appelez-moi Stéphane* l'emprise d'un acteur déchu sur ses élèves, dans l'esprit desquels il s'immiscitait subrepticement. Dans une perspective moins caustique, et plus onirique, Antoine Charbonneau-Demers raconte une semblable relation tordue entre une mentore aux pieds d'argile et son petit apprenti. Un comédien doit-il d'abord se jouer son théâtre à lui-même? se demande-t-il en se dévoyant dans les comprimés et l'alcool. Cette Marie-Thérèse, qui l'obnubile, souhaite-t-elle être sa mère, son amante, son guide? L'admire-t-il ou la méprise-t-il?

Parce que le réconfort se trouve parfois là où on ne le soupçonne pas, celui que l'on surnomme Coco se reconnaîtra éventuellement, signe que son délire s'aggrave, dans la figure de la reine des tragédiennes à la gomme, dont il dévore la biographie. « Je m'assois près des cendriers et foudre le livre. Dressée pour être star. Michèle Richard s'invente. Je com-

prends, en lisant, qu'elle ment. Comme moi. C'est une artiste parce qu'elle s'est efforcée d'être assez malheureuse pour l'écrire. Michèle Richard est malheureuse et elle chie son malheur dans le hall d'un hôtel. »

Avec ses passages joliment surréalistes dans lesquels le comédien en herbe rêve à Kameilia Kaze, sulfureux alter ego de Marie-Thérèse Lambert, l'auteur de 22 ans signale subtilement que son roman appartient au monde de la satire sagace. Les phrases en italiques qu'il insère à même le paragraphe participent du même effort de décalage et permettent d'avoir accès au monologue intérieur d'un narrateur plus malicieux qu'il le laisse d'abord paraître.

En évoquant la mort de Marie Trintignant, assassinée par Bertrand Cantat dans une chambre d'hôtel lituanienne en 2003, Antoine Charbonneau-Demers joue avec le feu, mais, grâce à l'élégance de son écriture, ne sombre pas dans le mauvais goût. Sa fable railleuse est aussi amusante que son propos est limpide: le narcissisme rend aveugle, il demeure une des drogues les plus puissantes.

Collaborateur
Le Devoir

COCO

Antoine Charbonneau-Demers
VLB
Montréal, 2016, 224 pages

ENTREVUE

Les amours chiennes

En deux bouquins, Simon Boulerice sonde le cœur d'un présent perdu dans ses solitudes

Points de convergence. Dans *Géolocaliser l'amour* (éditions de Ta mère) et dans *L'enfant mascara* (Leméac), l'auteur et dramaturge Simon Boulerice plonge en vrille dans les amours complexes, celles qui tuent pour de vrai ou qui tuent de l'intérieur, la faute à nos vies numériques. Autopsie d'un drame séculaire toujours bien ancrée dans le présent.

FABIEN DEGLISE

On connaît la chanson: les histoires d'amour finissent mal! En général, et sans doute un peu plus à l'ère des Tinder et Grindr, ces réseaux sociaux qui permettent à l'humain connecté, peu importe son orientation sexuelle, de sortir de sa solitude et ce, en « magasinant » une âme sœur ou en traquant cette aventure d'un soir qui, sur les cœurs de pierre, laisse des égratignures. *Géolocaliser l'amour* dresse, en une série de poèmes, la cartographie de ces nouveaux rapprochements humains induits par ces applications. L'amour et les sentiments y sont désormais réduits à l'état de marchandise, avec une facilité d'accès, tout comme des déceptions, des frustrations et parfois une violence que les abonnés à ces amours chiennes préfèrent souvent ne pas regarder en face.

« Dans les rencontres que j'ai pu faire par l'entremise de ces réseaux, le sentiment est partagé, dit Simon Boulerice, dont le bouquin revisite avec une plume lucide et délicate autant ses aventures que celles de ses amis. *Tout le monde est conscient qu'il participe à quelque chose qui n'a pas de bon sens, mais s'y adonne quand même.* »

Esprit critique, es-tu là? Pas toujours, et ce serait la faute à la solitude, ce sentiment puissant et douloureux, moteur, selon lui, de ce nouveau commerce. « *Stig Dagerman* [romancier suédois] l'a très bien résumé dans Notre besoin de consolation est impossible à rassasier [publié en 1952], dit-il. *L'être humain est fondamentalement carencé. Il a des brèches à colmater, et même si ces sites Internet ne sont pas très heureux, qu'ils offrent de la tendresse et de la sexualité à consommation rapide, ils animent un désir impossible à refréner.* »

L'illusion du rapprochement est forte. Elle ouvrirait même la porte sur des histoires d'amour remarquables, assure Simon Boulerice qui croit en la présence d'humanité dans ces vastes catalogues humains. Mais il garde les yeux ouverts: le miracle de l'amour est possible, mais il se produit moins souvent que la déception amoureuse. Pis, il y a aussi violence, dans le rejet d'un prospect dont l'envie disparaît soudainement au moment de la rencontre. Violence aussi dans les commentaires formulés parfois sur une apparence. « *On en devient collectivement masochiste, dit-il. Mais c'est peut-être parce qu'on y trouve notre compte.* »

Il y a de l'amour dans l'ère, mais cet amour est un brin dénaturé par des réseaux qui en font une matière jetable, dit Simon Boulerice. « *On parle d'être humain, mais on le réduit, par la fiche de son profil, par sa photo qui surjoue ses forces et dissimule ses faiblesses, à l'état de produit. C'est du magasinage et c'est sans doute là toute la racine de la dysfonction: comment trouver des relations sérieuses dans des amours jetables?* »

Chez lui, le paradoxe nourrit la nostalgie. « *Le caractère organique de l'amour n'est plus là, les rencontres fortuites qui fondent les histoires*



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Sur les sites de rencontre, le ratio miracle et déception n'est pas à la faveur de l'amour, dit le jeune auteur Simon Boulerice.

d'amour non plus. On est dans la fabrication des relations, dans un buffet à volonté, qui conduit sans doute l'humain vers une possible chute. »

Elle donne aussi le ton à une inquiétude devant des jeunes générations qui pourraient ne connaître de la séduction que ça. « *Ce n'est pas représentatif de la vie, dit-il. La séduction se joue ici dans un cadre protégé. L'écran nous confère une armure qui nous laisse croire que l'on est plus fort. Plus fort dans la haine, dans le mensonge, mais aussi dans la séduction. Or, cette armure nous fait perdre le contact avec la fragilité de nos émotions,* » qui fondent pourtant les rapprochements depuis que le monde est monde.

Oui, la frénésie de ces nouveaux rapports donne le vertige, dit-il. Mais c'est de moins en moins celui de l'amour.

Le Devoir

GÉOLOCALISER L'AMOUR

Simon Boulerice
Éditions de Ta mère
Montréal, 2016, 244 pages

L'ENFANT MASCARA

Simon Boulerice
Leméac
Montréal, 2016, 182 pages

La mort pour l'amour

C'est une histoire tragique qu'aborde avec élégance Simon Boulerice dans *L'enfant mascara*, celle d'un jeune transgenre amoureux d'un garçon de son école. On est en 2008. À l'approche du 14 février, il lui demande d'être son valentin. La réponse va être d'une violence inouïe: deux balles d'arme à feu qui projettent l'enfant décomplexé dans la mort et conduit son amour impossible et vexé dans une prison fédérale pour une peine de 21 ans.

Le crime homophobe a fait vibrer l'Amérique, avant de devenir source d'inspiration pour le créateur québécois, qui plonge ici dans la tête de Larry King — c'est le nom de la victime — pendant les jours qui précèdent le drame. Il y est question d'identité sexuelle complexe et assumée, de l'arrogance de l'adolescence, de la folie de l'amour, mais aussi de ces envies de l'autre qui donnent ces ailes que la fulgurance brûle parfois.

Fabien Deglise

LAMOITHE

SUIITE DE LA PAGE F 1

s'il ne changerait rien, dit-il,

à ces premiers livres, bien reçus et dont il parle aujourd'hui comme d'un « tra-

vail de retour sur soi ».

Par la suite, avec *Tarquinpol*, *Les Baldwin* et *Les enfants lumière*, ses romans ont pris une tangente parfois plus expérimentale. Si avec *Mektoub* il fait un léger pas de côté vers le *story telling*, accompagné de près sur ce chemin par son éditeur, Antoine Tanguay, il a toujours l'impression de « faire du Lamothe », comme il le dit.

Ma terre est un fond d'océan, son troisième recueil de poésie, qui paraît au même moment, emprunte lui aussi les sentiers fertiles de la liberté. Comme une « hérésie miraculeuse », ex-

pose-t-il dans la préface, la poésie s'oppose « à la parole creuse et utilitariste des marchands et des promoteurs, des faiseurs de lois et de règlements, des patentés de discours et de mensonges historiques ».

« En littérature, poursuit-il, je crois beaucoup à des gens comme Blanchot, qui disait que la pérennité de la littérature tient à sa propension à disparaître. Dans ce sens, je ne suis peut-être pas de mon temps: je vois une immense différence entre l'industrie du livre et la littérature. La littérature ne cherche pas tant à être vue ou à être lue, à vendre de la

copie. Elle se cherche elle-même, contrairement à ce qu'on colporte aujourd'hui de manière assez systématique. Pour moi, la littérature est d'abord une aventure personnelle. Après, qu'on puisse la partager avec des lecteurs, c'est extraordinaire. C'est du pur bonheur. »

Collaborateur
Le Devoir

MEKTTOUB

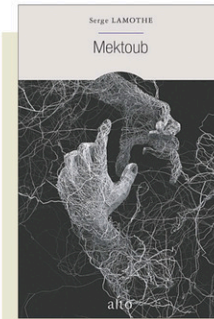
Serge Lamothe
Alto
Québec, 2016, 200 pages

MA TERRE EST UN FOND D'OCEAN

Serge Lamothe
Mémoire d'encrier
Montréal, 2016, 84 pages

VITRINE MOT CLÉ

MEKTTOUB
Serge Lamothe
Alto
Québec, 2016, 200 pages



Roman à la tonalité mélancolique, *Mektoub* se déploie à travers deux narrateurs, un homme et une femme qui ne se sont jamais rencontrés, mais qui se sentent liés depuis toujours par une réalité mystérieuse qui à la fois enrichit et alourdit leur existence. « *Dans un monde radicalisé, nous serions des radicaux libres* », croit l'un des acteurs de cette petite cellule exclusive. De Montréal à Kuujuaq, des Olympiques de 1976 à nos jours, ils vont chacun de leur côté tenter de faire sens de cette intuition. Servi par son écriture fine et son intelligence habituelles, Serge Lamothe livre peut-être ici l'un de ses meilleurs romans, où une science-fiction légère sert de moteur au jeu et à l'invention. Histoire d'amour impossible, éloge de l'imaginaire, variation sur le thème de la liberté et du destin, commentaire sensible sur le monde contemporain — ce théâtre de beauté et d'amour où l'on court peut-être tous à notre perte —, *Mektoub* séduit avec ses parts égales d'ombre et de lumière.

Christian Desmeules

SARA LAZZARONI

Okanagan

« Une méditation en accéléré sur le temps qui passe. C'est ce qui se dégage de ces pages denses et sensibles où palpitent l'insatisfaction et l'énergie brute de la jeunesse. [...] Écrivaine douée, dotée depuis ses débuts d'une voix forte, Sara Lazzaroni semble être en mesure de donner à chacune de ses phrases tout leur poids de sens [...] »

Christian Desmeules, *Le Devoir*

lemecac.com

Société de développement des entreprises culturelles Québec

Valérie Arnaud

Nicolas Bertrand

UNE ÉCOLE À LA DÉRIVE

Essai sur le système d'éducation au Nunavik

SEPTENTRION.QC.CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

LITTÉRATURE

ENTREVUE

Polysémie des images romanesques

De l'écran au roman, Paule Baillargeon pose ses tripes sur la table dans *Sous le lit*

DANIELLE LAURIN

« Je suis une créatrice, je ne fais plus de films... il fallait que je fasse quelque chose », balance Paule Baillargeon de sa voix d'éternelle jeune fille. À 71 ans, la réalisatrice, scénariste et actrice s'est lancée dans l'écriture romanesque comme on se jette à l'eau. Sans bouée.

Elle a commencé à écrire sans savoir que ce serait un roman, encore moins que ce serait publié un jour. « C'est parti tout seul », s'étonne-t-elle encore aujourd'hui.

« J'ai enlevé mes lunettes et les ai jetées au milieu du chemin. » C'est la première phrase qui lui est venue. Elle l'a gardée. C'est la phrase qui ouvre *Sous le lit*, suivie par celle-ci : « Je me suis étendue nue sur le lit de verre de mes lunettes, au vent violent, à la pluie et au tremblement de terre. »

En cours de route, ignorant ce qu'elle tenait entre les mains, doutant d'elle-même, elle a demandé conseil. Elle s'est tournée vers deux écrivaines qu'elle admire : Elise Turcotte et Carole David. « Toutes les pistes étaient lancées, les chemins étaient là, explique Paule Baillargeon, mais il n'y avait rien de terminé. Elise et Carole m'ont dit de continuer, d'aller au bout de mes chemins. »

Ce qu'elle a fait. Résultat : un court roman qui fonctionne beaucoup par associations d'images. L'impression de se retrouver dans un rêve. Une image en amène une autre, et ainsi de suite. Si les transitions parfois nous échappent, chaque image parle.

« C'est surréaliste, onirique certainement, mais il y a des choses très concrètes aussi », avance l'auteure. Et comment ! A tout moment, paf, la réalité nous arrive en pleine face. Et ça peut être très violent. Du genre : une violation de domicile et une prise d'otages à coups d'AK-47. Très violent, *Sous le lit*, mais tendre aussi, sensuel. Traversé par une grande histoire d'amour. « L'amour, c'est le moteur de mon roman », s'enthousiasme Paule Baillargeon.

Au cœur de l'intime

Après avoir cassé ses lunettes, la narratrice, le dos en sang, est recueillie par un homme bienveillant. Qui la soigne. Peau-Rouge, c'est son nom. « C'est un gars de la terre, précise l'auteure, ce n'est pas un intellectuel, il représente le peuple. La beauté du peuple. »

Avec cet homme vieillissant,



MARIE-HÉLÈNE TREMBLAY LE DEVOIR

« J'ai écrit plusieurs scénarios, mais je ne les ai jamais tournés. Je les ai proposés, mais ça n'a pas marché. Je pense qu'on me trouvait trop radicale, même si on ne me l'a jamais dit en pleine face », dit Paule Baillargeon.

la narratrice, elle-même vieillissante, redécouvre l'amour, redécouvre son corps : « Mon corps est une prairie qui ondoie dans le vent chaud de ses lèvres, de sa bouche qui me lave, et me dévore. Il parle. Il dit je t'aime. » Alors que Peau-Rouge lui fait une « promesse terrifiante d'amour », elle n'a plus d'âge.

« J'ai vécu ça, confie Paule Baillargeon. C'est quelque chose qu'on ne s'attend pas à vivre quand on a l'âge que j'ai. Et on s'aperçoit qu'il n'y a pas d'âge. »

Pas d'âge, même si le corps, lui, a vieilli. « Ton corps est vieux, poursuit-elle. Tu aimerais tellement que ce ne soit pas le cas. Mais tu vis quand même une jeunesse, et mieux qu'une jeunesse, parce que tu es forte de toute une expérience. Tu sais que tu es dans l'amour. Tu vis un cadeau de la vie. »

Sous le lit est bel et bien un roman. Avec des scènes complètement inventées. Elle y tient. Même si elle concède que « c'est très personnel, très intime ». « J'ai mis mes tripes sur la table, ajoute-t-elle. Totalemment. Et c'est épeurant. » (rires)

Dans son dernier film il y a six ans, *Trente tableaux*, le premier qu'elle réalisait sur un scénario de son cru depuis *La cuisine rouge* en 1979, elle avait amorcé une démarche autobiographique. Clairement présenté comme un autoportrait, ponctué de ses dessins, ce long métrage représentait à ses yeux un bilan de vie. « Le fait d'avoir pu le faire m'a réconciliée avec moi-même, dit-elle. Ça m'a comme lavée. J'étais triste de ne pas

avoir pu faire plus de films. »

Quand elle a reçu un prix du Québec pour l'ensemble de son œuvre cinématographique en 2009, elle était la première étonnée. Sa réaction au moment où elle a appris qu'on voulait soumettre sa candidature en dit long : « Vous ne pouvez pas me présenter, je n'ai pas d'œuvre personnelle », s'est-elle exclamée.

« Je n'ai pas fait tous les films que je voulais faire », affirme la cinéaste, qui a reçu il y a quatre ans le Jutra hommage pour l'ensemble de sa carrière avant de se voir remettre par l'UQAM un doctorat honorifique. « J'ai fait des films de commande », insiste-t-elle. Des films écrits par d'autres ou adaptés de romans, comme *Le sexe des étoiles*, de Monique Proulx.

« J'aurais voulu poursuivre ma démarche personnelle après La cuisine rouge, mais ça n'a pas été possible », déplore-t-elle, constatant que ce film féministe, expérimental, sur la guerre des sexes, lui a fermé la porte des institutions. « J'ai écrit plusieurs scénarios, mais je ne

les ai jamais tournés. Je les ai proposés, mais ça n'a pas marché. Je pense qu'on me trouvait trop radicale, même si on ne me l'a jamais dit en pleine face. »

La liberté retrouvée

Elle qui dit s'être battue toute sa vie pour être libre a trouvé dans l'écriture un espace d'ouverture inattendu. « Je ne décidais pas de ce que j'allais écrire. C'est la première fois que je suis vraiment entraînée par les mots, les images. »

Roman d'amour, *Sous le lit*, mais aussi roman politique, qui s'interroge sur le sort du peuple québécois : « Je rêve en silence de changer le peuple, de le guérir de sa mort lente », note la narratrice, qui cherche le poème idéal, celui qui réveillerait le peuple avachi devant la télé avec un bol de chips et une caisse de bière. « J'ai été indépendantiste toute ma vie. Évidemment, aujourd'hui je suis triste », laisse tomber Paule Baillargeon.

Roman féministe, bien sûr, *Sous le lit*. Roman de la récon-

ciliation et du deuil, qui pense les plaies d'un avortement. Roman existentiel, tout autant, qui s'interroge sur la mort, sur la vie après la mort. « Pendant que j'écrivais, raconte l'auteure, je suis devenue effroyablement fatiguée. C'était anormal. J'étais couchée, incapable de me relever. Je me suis demandé si je n'étais pas en train de mourir... C'est passé maintenant, mais ça m'a inspirée. »

Sous le lit au cinéma ?

Paule Baillargeon se laisse aller à rêver. « Je trouve que mon roman pourrait faire un mosus de bon film. Pas un film à 3 millions, à 10 millions. Il faudrait que ce soit tourné par un grand réalisateur. » Pourquoi pas elle ? « Non, sincèrement je n'ai pas la capacité de faire un film comme ça. Et puis, personne ne va me donner le budget pour le faire... »

Roman hommage au cinéma, enfin, à Jean-Luc Godard en particulier, cinéaste préféré de Paule Baillargeon pour la maîtrise dont il fait preuve, mais surtout pour la liberté totale dont il témoigne dans son œuvre.

Liberté totale : c'est l'expérience qu'elle a vécue avec *Sous le lit*. Oui, dit-elle, elle s'est sentie plus libre dans l'écriture de ce roman que dans tout ce qu'elle a fait au cinéma jusqu'ici. « *Infiniment plus libre* », précise-t-elle. Avant de conclure : « L'écriture, c'est la liberté. »

Collaboratrice
Le Devoir

SOUS LE LIT

Paule Baillargeon
Les Herbes rouges
Montréal, 2016, 102 pages

— Québec en toutes lettres.

7^e festival
— une édition noire
29 septembre
9 octobre

Rencontres | Maison de la littérature

Présentées par LE DEVOIR

7 octobre

Polar, pas polar ?

Avec Andrée A. Michaud, Guillaume Morrissette et Marie-Ève Sévigny

Série Noire

Avec Aurélien Masson

Polar suisse

Avec Quentin Mouron, Corinne Jacquet et Florian Eglin

Les personnages récurrents dans la littérature policière

Avec Johanne Seymour, Richard Ste-Marie, Jean Lemieux et Norbert Spéhner

Rencontre avec Gary Victor

8 octobre

Polar historique

Avec Jacques Côté, Maryse Rouy et Hervé Gagnon

Polar d'écrivains

Avec Julie Rivard, Zhanie Roy et Maureen Martineau

Polar politique

Avec Gary Victor, Stéphane Ledien et Jean-Jacques Pelletier

Le polar québécois est-il exportable ?

Avec Martin Michaud, Jacques Côté, Louise Alain et Carole Boutin

9 octobre

Polar jeunesse

Avec Camille Bouchard, André Marois et Maryse Rouy

Le roman policier, anatomie d'un genre

Avec Norbert Spéhner

En spectacle | Stanley Péan, Gilles Archambault, Louise Dupré, Rober Racine, Chrystine Brouillet, Martin Michaud et plusieurs autres

418 641-6797
quebecentouteslettres.qc.ca

#QCenTL

L'Institut Canadien de Québec

VILLE DE QUÉBEC l'accent d'Amérique

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 19 au 25 septembre 2016

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉCÉDENT (N^o DE SEMAINES)

▼ Romans québécois

1	Les fautifs	Denis Monette/Logiques	1/5
2	Il était une fois à Québec • Tome 1 d'un siècle...	Michel Langlois/Hurtubise	8/2
3	Sur les berges du Richelieu • Tome 1 La tentation...	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	2/5
4	La nature de la bête	Louise Penny/Flammarion Québec	3/5
5	Feu • Tome 5 Le patriote errant	Francine Ouellette/Libre Expression	7/2
6	Les chevaliers d'Antarès • Tome 3 Manticores	Anne Robillard/Wellan	4/6
7	Vi	Kim Thúy/Libre Expression	-/1
8	L'impureté	Larry Tremblay/Alto	9/2
9	La promesse des Gélinas • Tome 4 Laurent	France Lorrain/Guy Saint-Jean	6/2
10	L'espoir des Bergeron • Tome 1 Un bel avenir	Michèle B. Tremblay/Les Éditeurs réunis	5/3

▼ Romans étrangers

1	Si tu me voyais comme je te vois	Nicholas Sparks/Michel Lafon	1/2
2	L'homme qui voyait à travers les visages	Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel	2/4
3	Un cœur sombre	Roger Jon Ellory/Sonatine	4/2
4	Les bottes suédoises	Henning Mankell/Seuil	5/5
5	Landon • Tome 1 Le choc	Anna Todd/Homme	-/1
6	La fille de Brooklyn	Guillaume Musso/XO	3/27
7	Cours, Alex Cross!	James Patterson/Lattès	6/7
8	Station Eleven	Emily St. John Mandel/Alto	7/5
9	Péché de chair	Colleen McCullough/Archipel	10/6
10	Crossfire • Tome 5 Exalte-moi	Sylvia Day/Flammarion Québec	8/12

▼ Essais québécois

1	Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces...	Boucar Diouf/La Presse	6/50
2	Abécédaire du féminisme	Collectif/Somme toute	-/1
3	La vérité sur le sucre	André Marette Geneviève Pilon/VLB	2/3
4	Un barbare en Chine nouvelle	Alexandre Trudeau/Boréal	1/2
5	Le sens du devoir	Lise Payette/Québec Amérique	3/3
6	À douze pieds de Mark Twain. Cabotinerie	Victor-Lévy Beaulieu/Trois-Pistoles	7/2
7	Amériquoisie	Jean Désy/Mémoire d'encrier	-/1
8	Retrouver la raison	Jocelyn Maclure/Québec Amérique	5/3
9	La peur du peuple. Agoraphobie et agoraphilie...	Francis Dupuis-Déri/Lux	9/2
10	La dette du Québec : vérités et mensonges	Collectif/M éditeur	-/1

▼ Essais étrangers

1	La puissance de la joie	Frédéric Lenoir/Fayard	1/36
2	Les tisserands. Réparer ensemble le tissu...	Abdenour Bidar/Les Liens qui libèrent	5/2
3	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	2/32
4	Ce qui est à toi est à moi. Contre Airbnb, Uber...	Tom Slee/Lux	3/3
5	Sorcières, sages-femmes et infirmières	Barbara Ehrenreich Deirdre English/Remue-ménage	6/2
6	Idéaux politiques	Bertrand Russell/Écosociété	9/2
7	Pour la sociologie	Colin Lahire/Découverte	-/1
8	Le monde est mon langage	Alain Mabanckou/Grasset	8/2
9	De la vérité dans les sciences	Aurélien Barrau/Dunod	-/1
10	Îvres paradis, bonheurs héroïques	Boris Cyrulnik/Odile Jacob	10/10

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

MICHEL DUCHESNE

L'écrivain public

« L'écrivain public de Michel Duchesne est un roman de terrain, des chroniques des illettrés de l'est de Montréal [...] racontées avec respect et fierté, mais aussi avec colère et dénonciation à l'endroit de l'actuelle société. »

Josée-Anne Paradis, Les libraires

Société de développement des compétences culturelles Québec

lemeac.com

© Digital Canon

LITTÉRATURE

Compagnons de déroute

L'Estonien Andreï Ivanov raconte la dérive picaresque de vrais faux demandeurs d'asile au Danemark

CHRISTIAN DESMEULES



Il y aurait encore quelque chose de pourri au royaume du Danemark. Dans ce monde de « consciences pures et de chiottes propres », il flotte parfois comme une odeur de rêves avortés, de désespoir et de misère lente.

C'est en tout cas l'avis d'un Estonien en cavale, infiltré dans un camp de réfugiés de la Croix-Rouge qu'on a installé dans un trou perdu de la campagne danoise. Mais c'est peut-être à cause de l'odeur difficile à supporter de ses voisins de chambre népalais, africains ou bangladais. Ou tout simplement parce que lui-même ne se lave plus.

Bel exemple de picaresque moderne, *Le voyage de Hanumân* d'Andreï Ivanov, un Estonien russophone « apatride » né en 1971, est une sorte de *Voyage au bout de la nuit* semi-autobiographique. Compagnons d'infortune, un Estonien et un Indien qui ne se quittent pas d'une semelle vont dériver ensemble dans une nef des fous de demandeurs d'asile et de clandestins, pourrissant dans l'attente « comme des légumes que personne n'a achetés ». Réduits à enrager contre le confort policé qu'ils observent, pour ainsi dire, de l'autre côté de la vitre.

À l'aube des années 2000, jeté dans un mouvement « d'éternel non-retour » vers son pays natal où des ennuis avec la mafia locale l'ont forcé à se faire oublier le plus longtemps possible, le narrateur sans but, Eugène, est tenu pour mort par tous ses amis.

Cette paire beckettienne à la Vladimir et Estragon, clochards célestes accrochés l'un à l'autre comme la misère sur le pauvre monde, est réduite à faire les poubelles la nuit pour alimenter son petit trafic de nourriture périmée ou de bouteilles vides. Avec l'espoir de pouvoir ensuite acheter assez de hasch pour en revendre à profit, avant de se soûler, de s'assommer d'herbe ou d'aller rendre visite à quelque prostituée sans visage. En gros : essayer d'oublier un moment trop court sa vie de chien errant et de crève-la-faim.

Personnage protéiforme

Moulin à paroles, « paranoïaque fini », mal engueulé, instable, contempteur grotesque et hilarant du Danemark (comique surtout, j'imagine,

si l'on n'est pas Danois), Hanumân peut se faire passer à volonté pour un Arabe, un Pakistanais ou un Péruvien. Par-dessus tout, celui qui porte le nom du dieu-singe dans la mythologie hindoue est obsédé par un objectif unique et sans la moindre originalité : atteindre un jour les États-Unis, sorte de nirvana où il pourra enfin prendre abri sous le grand manteau vert américain.

« Il concoctait ses histoires avec un tel art qu'on ne pouvait guère distinguer le vrai et la faiblesse, et débusquer la vérité, ou son ombre, sous une montagne de bobards. Ses monologues fantasmagoriques étaient pleins de personnages et d'événements historiques qui n'avaient jamais existé et qu'il inventait à mesure. S'il commençait à pleurer, ça pouvait aller jusqu'à la toux, au bégaiement. »

D'abord passé par la Grèce et l'Italie, qu'il déteste autant que le Danemark à toute occasion (cette « boîte à sardines »), dentiste amateur qui est la terreur des molaires molles de son entourage, l'Indien est une vraie boîte à surprises. Dans tous les cas, inutile de le contredire. « Autant se suicider. » Un personnage, un vrai.

« Presque toute la merde du monde était concentrée en ces murs, avec tous ces déchets, cette crasse, ces voleurs, ces drogués, ces terroristes en fuite, ces simulateurs, ces trafiquants, ces crapules, ces faux jetons, ces bluffers qui se font passer pour des réfugiés, ces tricheurs qui sont venus ici pour y mener la bonne vie et qui se retrouvent dans ce poulailler, ce cloaque puant. »

Après quelques mois à errer au Danemark, Andreï Ivanov a lui-même vécu durant deux ans dans un camp de réfugiés en mentant sur son identité. Il a depuis longtemps repris pied, est revenu en Estonie et raconte à qui veut l'entendre qu'il a beaucoup lu Céline. *Le voyage de Hanumân*, réjouissons-nous, est le premier tome d'une trilogie scandinave.

Une galerie de personnages à la limite de la folie. Des naufragés sans papiers pris dans les spirales de l'autodestruction, pour qui la rage et le mensonge sont des moyens de survie. Parfois bête et méchant, porté par une narration bondissante qui nous fait cavalier entre humour, désespoir, névrose et folie contagieuse, le roman d'Ivanov est une magnifique découverte.

LE VOYAGE DE HANUMÂN

Andreï Ivanov
Traduit du russe par Hélène Henry
Le Tripode
Paris, 2016, 448 pages

ÉTATS-ÉCRITS D'AMÉRIQUE (3)

Matière résiduelle à réflexion

Trashed raconte une banlieue de l'Ohio par ses poubelles

Les États-Unis par eux-mêmes. À l'approche du scrutin américain, le 8 novembre prochain, *Le Devoir* vous propose de traverser l'Amérique, d'est en ouest, à la rencontre, chaque semaine, d'auteurs qui, par le roman, la nouvelle, l'essai ou la bande dessinée, dressent le portrait social, politique et économique de leur pays dans toute sa diversité. Troisième escale : la banlieue triste et la surconsommation depuis l'Ohio de Derf Backderf.

FABIEN DEGLISE

Les ordures produites sur un territoire par les humains qui y vivent et y consomment peuvent être un très bon indicateur économique, estiment quelques économistes américains un peu moins coincés que les autres. Or, ces matières résiduelles peuvent également former un vaste territoire narratif capable de révéler la sociologie d'un lieu, ses travers, ses peurs, ses obsessions... Un territoire qu'explore, en benne à ordures, *Trashed* (éditions Ça et là) du bédéiste américain Derf Backderf.

Tout en dessins bichromes et sur un scénario aussi cru que percutant, l'homme y revient en effet, dans une version romancée, sur les lourdes années où il a été éboueur dans une petite ville de banlieue, banale et ennuyeuse, de l'Ohio. C'est sale. C'est raboteux. Mais cela donne au final un portrait plutôt convaincant de cette Amérique



DERF BACKDERF

Trashed se déroule tout en dessins bichromes et sur un scénario aussi cru que percutant.

qui consomme dans l'individualisme de ses maisons en rangées, qui produit dans l'urgence et l'obsession de l'accumulation, sans trop se soucier des conséquences que cela peut avoir tout autour.

La vérité sort des bouches de cette fiction où, à la page 196, J. B., — c'est le nom du personnage principal — est envoyé le long d'une autoroute pour y faire le ménage avant le passage de la tondeuse à gazon municipale. Il doit y récupérer, à la main, des dizaines de bouteilles de plastique remplies d'urine, entraînant dans les herbes hautes après avoir été jetées à par des camionneurs.

« Ces routiers ont tant la pression de livrer leur cargaison au plus vite qu'ils ne peuvent pas s'arrêter pour aller aux toilettes », explique-t-il. En Ohio, plus d'un million de ces contenants sont retrouvés sur

le bord des autoroutes, selon le département chargé de l'entretien de ces axes routiers. Là-bas, comme ailleurs au pays d'Hillary, de Donald et de Mickey Mouse, survivre se joue désormais dans l'irrespect des humains, qui, à défaut de mieux, se vengent sur la nature et l'environnement.

Chronique d'une empreinte écologique ordinaire, *Trashed* s'amuse de toutes ces dérives en braquant le projecteur sur ces sacs noirs remplis de merde de chien, ce vieux frigo déglingué, ces restes de peinture et de solvant dont on veut ignorer l'existence une fois posés au coin de la rue ou au pied d'une boîte aux lettres au bout de l'allée. Et ce, même si ce transfert de responsabilité se joue dans l'insolence, l'illégalité et la contradiction, que Derf Backderf éclaire avec ironie, humour et mordant. L'in-

dividualisme ordinaire est sorti des maisons de l'Amérique, deux fois par semaine!

Des disparités sociales qui cohabitent à un coin de rue à la peur du pauvre et de l'étranger, en passant par l'égoïsme du bien nant, l'abus de biens publics et le petit mépris du fils de riche lancé au visage de l'homme qui ramasse ses crottes, tout est là, ou presque, pour révéler cette face sombre des États-Unis, dans un ensemble bien plus ordonné finalement et beaucoup moins puant que le contenu des sacs poubelles dans lesquels l'œuvre cherche ici à faire un peu le ménage.

Le Devoir

TRASHED

Derf Backderf
Éditions Ça et là
Bussy-Saint-Georges, 2015,
238 pages

POLAR

Tension en territoire de contradictions

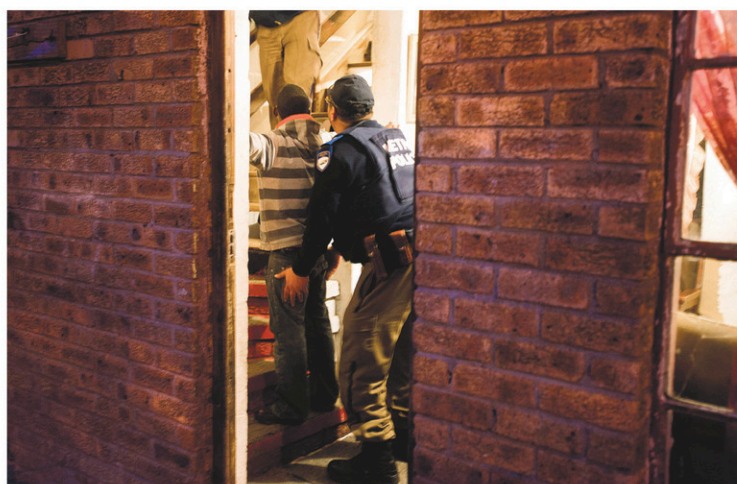
MICHEL BÉLAIR

L'Afrique du Sud est un creuset multicolore dans lequel se façonne un peu de l'avenir du monde... et les choses se présentent plutôt mal. Il suffit de suivre l'actualité pour se rendre compte à quel point le pari est difficile. C'est ce que nous raconte d'ailleurs depuis longtemps Deon Meyer dans chacun de ses livres, ce que nous dit aussi Roger Smith en appuyant fortement sur la violence qui sévit dans les flats du Cap.

Mais voilà, une nouvelle voix s'élève, celle de Michèle Rowe. Et que dit-elle de neuf?

Les enfants du Cap plante son histoire dans cette péninsule, au sud de la fameuse Table Mountain qui domine la ville. Un vieil adage s'y vérifie : « Là où il y a de l'homme il y a de l'homme », quelle que soit la couleur de l'homme en question.

Le récit s'amorce lentement avec la découverte d'un corps sur la plage qui fait remonter de vieilles histoires impliquant à peu près tout le monde, Blancs, Métis, Noirs. Au fil des pages souvent somptueuses décrivant ce paysage unique bordé par deux océans contradictoires — l'un torride comme l'Asie et l'autre nourri



RODGER BOSCH AFP

Arrestation et recherche d'armes dans la région du Cap

par l'Antarctique —, on découvre des gens odieusement riches et des quartiers pauvres, des policiers corrompus protégeant des petits dealers ordinaires et une classe moyenne blanche avec de moins en moins de moyens, justement. Au centre de cette toile, un noyau dur de spéculateurs tire sans en avoir l'air les dernières ficelles du legs de l'apartheid.

L'inspectrice Persy (pour Perséphone) Jonas, une enfant du coin, est chargée de l'affaire. C'est sa première enquête. Elle sent intuitivement

que Sean Dollery, son ami d'enfance devenu truand, y est impliqué jusqu'à l'os, mais elle doit en faire la preuve. Aux prises autant avec un collègue envieux et louche qu'avec une profileuse imposée par son patron, la policière prend rapidement conscience que cette affaire la met devant les démons qui hantent son passé. Mais Jonas est entêtée et elle va savoir mener l'enquête jusqu'à sa conclusion.

Ce qui fascine ici d'abord, c'est le ton ; la magouille n'a pas vraiment de couleur et on a un peu l'impression de lire

un dossier bien étoffé sur ce qui s'est passé en Afrique du Sud après l'apartheid et l'âge d'or de Mandela. Les personnages également s'imposent. Avec lenteur, écrasés de chaleur et souvent imbibés d'alcool, ils déclinent leur présence mollement selon leur statut : cool, inconscients, profiteurs, désespérés. Il y a là de minables ordures, comme il se doit, mais aussi des personnages touchants dans leurs maladroites — comme Persy, Marge Labuschagne, la profileuse un peu névrosée, et quelques autres.

L'intrigue est bien menée jusqu'à la fin et, on l'a dit, l'écriture de Rowe est magnifique quand elle s'attarde à décrire les odeurs et les couleurs étranges de ce pays si différent. Dans une Afrique du Sud qui a du mal à se défaire de ses complexes et de ses préjugés, voilà une voix plus « sociale » que l'on réentendra certainement.

Collaborateur
Le Devoir

LES ENFANTS DU CAP

Michèle Rowe
Traduit de l'anglais
par Esther Ménévis
Albin Michel
Paris, 2016, 440 pages

DUEL

SUITE DE LA PAGE F 1

deux candidats que les électeurs n'aiment pas? Christine Ockrent évoque une « implosion » du Parti républicain et une « usure » du Parti démocrate. Elle consacre d'ailleurs des chapitres à cette évolution dans son dernier ouvrage, *Clinton/Trump. L'Amérique en colère*, paru chez Robert Laffont.

« L'élite du Parti républicain a perdu complètement le contact avec sa base », explique-t-elle en entrevue. Elle se préparait gentiment à choisir Jeb Bush. Tout était organisé en fonction de cela. Or, dès le premier débat, Trump lui a reproché d'être « low energy » et c'en a vite été fait de lui. [...] Donald Trump a pris l'élite du parti totalement au dépourvu. »

Christine Ockrent ajoute

que le milliardaire « fracasse tous les dogmes » des républicains, dont l'attachement au libre-échange et à une institution comme l'Alliance Atlantique. « Et en quels termes ! Il trouve que l'OTAN est un vieux machin et que Vladimir Poutine est un type épataant, qu'il est un meilleur président que le président des États-Unis. »

En voulant hausser leurs cotes d'écoute, les chaînes de télévision ont fait de Trump un candidat sérieux et, ce faisant, lui ont donné l'équivalent de 2 milliards de dollars de temps d'antenne gratuit. « Il n'est sûrement pas un homme d'affaires génial, mais il est un as du marketing : il dit tout haut ce que beaucoup de Blancs d'un certain âge qui ne supportent pas d'avoir un président noir pensent tout bas. Leur colère a trouvé un visage », estime Christine Ockrent.

« Le Parti démocrate, devenu un parti d'experts, a lui aussi perdu le contact avec cette classe

moyenne et ces cols bleus de la Rust Belt qui se trouvent perdants à la fois de la crise des subprimes et de la mondialisation », poursuit l'auteure, ajoutant que la grande surprise chez les démocrates aura été la ténacité de Bernie Sanders. Le vieux sénateur du Vermont « a enflammé les jeunes en leur offrant de l'utopie et, il faut bien le dire, une forme de populisme. Tout ce que le nom de Clinton n'offre pas. Ce nom est associé à un establishment que la jeunesse et une partie de l'électorat démocrate ne veulent plus voir. »

Christine Ockrent croit tout de même que les partisans de Sanders suivront le mot d'ordre de leur idole et voteront le 8 novembre pour M^{me} Clinton, qui a d'ailleurs fait évoluer son programme vers la gauche.

Plusieurs sondages récents donnent Clinton et Trump à égalité, même si ce dernier s'est aliéné une bonne partie des femmes, des Noirs et des

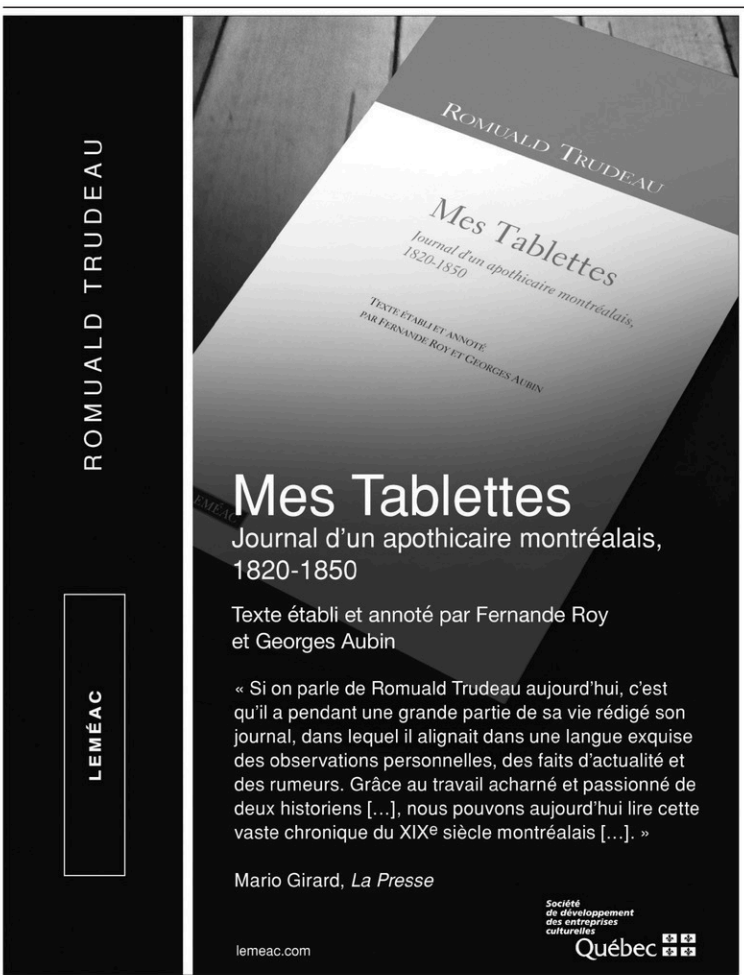
Hispaniques, sans oublier les musulmans. Il est clair que le taux de participation dans chacun de ces segments de l'électorat sera déterminant. Dans les deux camps, on s'emploie à mobiliser les électeurs, même si ce n'est pas toujours avec le plus grand enthousiasme.

Ces élections, qui surviennent dans un climat marqué par une nouvelle vague d'attentats et par des tensions raciales comme on n'en avait pas connu depuis des décennies, sont néanmoins très intéressantes pour les journalistes. « Tout cela est incroyable et passionnant », constate Christine Ockrent, qui se garde bien de faire un pronostic.

Collaboration spéciale
Le Devoir

CLINTON/TRUMP

L'AMÉRIQUE EN COLÈRE
Christine Ockrent
Robert Laffont
Paris, 2016, 288 pages



ESSAIS



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Expert en démolition, le philosophe Christian Saint-Germain enfonce souvent son marteau, non sans raison, là où ça fait mal.

Le PQ est-il coupable du mal du Québec?

La formation politique est accusée d'avoir étouffé l'élan indépendantiste

LOUIS CORNELIER



Pour un Québécois nationaliste et indépendantiste, le temps présent n'est pas réjouissant. À Ottawa, l'héritier d'un des grands négateurs du concept de nation québécoise règne en maître adulé, avec l'assentiment d'une majorité de Québécois. Au Québec, un poussif gouvernement libéral multipliant les faux pas et cultivant une allergie à tout discours favorable à l'identité québécoise se maintient en tête des sondages. Le Parti québécois (PQ), en quête d'un nouveau chef inspirant, ne récolte l'adhésion que du quart des électeurs et traîne sa raison d'être comme un boulet. La conjoncture, dans ce camp, est si pénible que même un intellectuel indépendantiste aussi déterminé que Mathieu Bock-Côté en est réduit à suggérer de «sauver les meubles» (*L'Actualité*, septembre 2016).

Ce n'est pas en lisant *Le mal du Québec*, de Christian Saint-Germain, que les partisans d'un Québec libre et français trouveront du réconfort. «Il y a quelque chose de pourri au royaume de Menaud maître-draveur», lance d'entrée de jeu le pamphlétaire. Le Québec, écrit-il, est devenu «une société dépossédée de tout idéal, remise à ses comptes, à ses médecins et au reste des âmes damnées qui mènent le monde à sa perte». Atteint d'une profonde «maladie de la volonté» qui le rend incapable de justifier son existence, devenu étranger à lui-même, c'est-à-dire à la valeur de son exceptionnalité en Amérique, le peuple québécois a troqué sa vieille devise — «Je me souviens» — contre

un appel à l'aide de grabataires: «Aidez-nous à mourir.»

Honneur et fragilité

Dans une prose luxuriante et survoltée aux accents prophétiques et nietzschéens, le philosophe, poursuivant sur l'élan de son précédent essai *L'avenir du bluff québécois* (Liberté, 2015), accable le PQ de reproches, l'accusant d'être le principal responsable de cette débandade. L'indépendance nationale, selon lui, qui pense là comme les Bourgault, Farlardeau et Ferretti, est une affaire d'«honneur rétabli», de sortie de la dépendance coloniale et «ne saurait être vendue à des citoyens indécis», comme s'il fallait présenter les avantages comparatifs entre divers modèles de systèmes politiques.

L'indépendance se justifie, continue Christian Saint-Germain, en parlant d'identité québécoise, voire d'ethnicité, de foi profonde, d'enracinement, de lutte coloniale, de conquête, de patriotes et de fragilité d'un peuple en sursis. Or, au PQ, dans la course actuelle, «ce serait plutôt compost, électrification du transport en commun, garderie à 8 piastres, péréquation, réussite scolaire par réformes successives et changement de barèmes, sans compter la promesse audacieuse d'en finir avec les patates déshydratées dans les CHSLD».

Le PQ serait devenu un «théâtre d'été», une «comédie de situation», un «forum de palabres tribaux où l'on échange collectivement des excuses, des discours de démission et des boniments de circonstance». Les grands prédécesseurs des péquistes d'aujourd'hui — les Lévesque, Parizeau, Landry et Bouchard — ne trouvent pas grâce non plus aux yeux du pamphlétaire, qui dénonce «cinquante ans d'argumentaire

provincial mené par des politiciens battus d'avance» et habités par la «peur de la rupture».

Très dur à l'endroit de Pierre Karl Péladeau, cet «esprit confus à la syntaxe boiteuse et à la déclaration approximative», qu'il compare au «Réjean de La petite vie» et dont il se moque du désistement pour des raisons familiales — imagine-t-on de Gaulle, note-t-il, avoir recours à un tel faux-fuyant —, Christian Saint-Germain conclut que «le PQ a toujours préféré l'état stationnaire à l'état sécessionniste», a échoué à faire évoluer «la conscience de soi francophone» et mérite de s'éteindre.

Tragédie et relance

Le polémiste est peu disert, cependant, à l'heure de nous dire comment cette extinction pourrait permettre un nouvel élan indépendantiste. Sa thérapie de choc n'inclut pas de plan de relance et semble oublier que, quand la maison brûle, un PQ sauveur de meubles vaut mieux qu'un vide perpétuellement rempli par les libéraux et qu'il est préférable de survivre dans une décevante modération stratégique que de mourir dans la dignité du pur. Dans le premier cas, l'avenir reste possible.

Le mal tel que diagnostiqué par Saint-Germain, et qu'il attribue au «modèle québécois» issu de la Révolution tranquille, est si profond qu'il confine à la tragédie. Ayant démissionné de «la suite collective des choses», le Québécois serait désormais obsédé par sa seule fin individuelle et animé par une «passion de l'ignorance». Indifférent au respect de sa langue qu'il porte comme un fardeau et à la débâcle de son système scolaire qu'il abandonne à des enseignants choisis parmi les étudiants les plus faibles et «frappés pour la plupart des troubles envahissants de l'incul-

ture», comme leurs ministres, le Québécois accepte avec enthousiasme qu'on fasse du «geste de tuer» une pratique de soins légitime, laissée aux mains d'une «caste médicale» plus occupée à accaparer le budget de l'État qu'à améliorer la qualité des soins, se scandalise Saint-Germain, qui ajoute que «l'assurance maladie est l'opium du peuple québécois», la seule religion à laquelle il adhère.

Expert en démolition, le philosophe enfonce souvent son marteau, non sans raison, là où ça fait mal. Toutefois, emporté par son énergie ravageuse, il excède sans cesse la mesure, laisse le plaisir du dévouement gagner sur le devoir de justice et de justesse et oublie qu'au milieu des décombres, il faut avoir un peu de lumière pour pouvoir retrouver le chemin.

louisco@sympatico.ca

LE MAL DU QUÉBEC
DÉSIR DE DISPARAÎTRE
ET PASSION DE L'IGNORANCE
Christian Saint-Germain
Liberté
Montréal, 2016, 144 pages

La démocratie au-delà du désespoir

Pour Francis Dupuis-Déri, seul le pouvoir direct du peuple peut sauver la planète

MICHEL LAPIERRE

Le peuple fait peur à bien des conservateurs. Ne se laisse-t-il pas séduire par les idées du jour au point parfois de se révolter? Le peuple peut aussi parfois avoir peur de ses gouvernants. Dans *La peur du peuple*, le politologue et militant Francis Dupuis-Déri joue lumineusement sur les deux sens de l'expression. Vers 2012, du mouvement Occupy Wall Street à notre printemps érable, la démocratie directe et populaire a-t-elle pris un tournant planétaire?

Dupuis-Déri le croit en se référant à David Graeber, participant et penseur, dès 2011, d'Occupy Wall Street. Comme l'anthropologue américain, le politologue québécois ne voit dans ce mouvement et l'altermondialisme, qui l'a précédé d'une dizaine d'années, rien de moins qu'«un projet de refondation de la démocratie».

Au lieu de s'appuyer sur des représentants du peuple, la démocratie y devient directe, de façon plus systématique que dans la longue histoire du militantisme, c'est-à-dire, pour reprendre les mots de Dupuis-Déri, qu'elle «consiste à s'asseoir pour discuter et prendre collectivement des décisions». Si elle s'éloigne alors de l'anarchie au sens de chaos, d'absence d'autorité, elle l'inclut au sens plus rationnel d'absence de domination.

Sur les pas de Rousseau

L'essayiste traite de deux attitudes politiques opposées à l'égard de la démocratie directe: l'agoraphobie de ceux qui la repoussent et l'agoraphilie de ceux qui l'accueillent. Sa manière de voir les choses, si saugrenue qu'elle puisse paraître à certains, s'inscrit dans la lignée de Jean-Jacques Rousseau, le penseur politique encore clandestin, malgré son grand renom, de l'Occident moderne. De lui, Dupuis-Déri cite *Le contrat social* (1762).

Rousseau y écrit: «La volonté ne se représente point... Les députés du peuple ne sont donc ni peuvent être ses représentants.» Le politologue québécois réactualise avec brio cette idée: «L'agoraphobie politique propose



EMMANUEL DUNAND APP

Une participante d'Occupy Wall Street, en 2012.

qu'une élite exerce son pouvoir sur le peuple (domination), alors que l'agoraphilie politique désire que le peuple exerce son pouvoir faire (autonomie), qui est à la fois un pouvoir avec (pouvoir collectif) et un pouvoir du dedans.» Ce dernier pouvoir, plus subtil, relève de la psychologie et de la culture.

À la suite de Rousseau, qui soutenait que l'usage de la députation «nous vient du gouvernement féodal», Dupuis-Déri y discerne une injure au principe de la démocratie. Pour lui, la représentation «est à la fois une monarchie et une aristocratie électives». Il se garde de citer le passage très lucide du penseur: «S'il y avait un peuple de dieux, il se gouvernerait démocratiquement. Un gouvernement si parfait ne convient pas à des hommes.»

Cependant, Dupuis-Déri se reconnaît utopiste. Ami du peuple, il ose, malgré la situation désespérée d'une planète climatiquement en sur-sis, chercher la démocratie directe comme la seule étoile salvatrice.

Collaborateur
Le Devoir

LA PEUR DU PEUPLE
AGORAPHOBIE ET AGORAPHILIE
POLITIQUES
Francis Dupuis-Déri
Lux
Montréal, 2016, 464 pages

Les Presses de l'Université de Montréal ont le plaisir de vous inviter à une table ronde organisée à l'occasion du lancement de l'ouvrage collectif *Philosophies de la connaissance*.

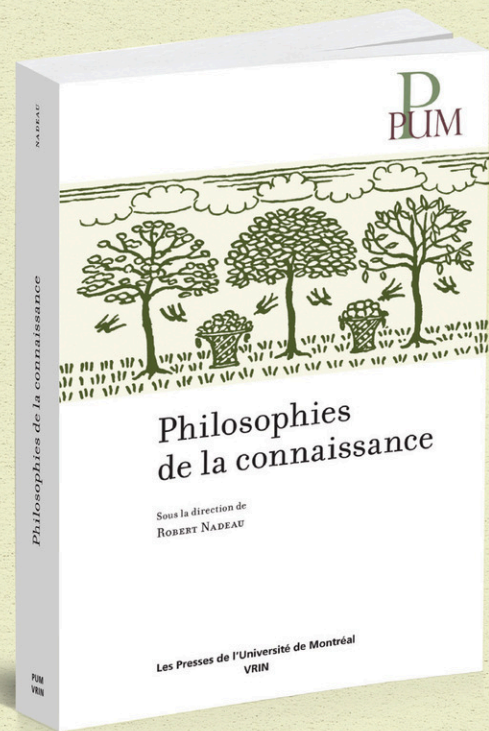
■ Robert Nadeau, qui a dirigé l'ouvrage, animera la discussion.

■ Yves Gingras: Que peut dire la sociologie sur la nature de la connaissance?

■ François Duchesneau: Existe-t-il deux sortes irréconciliables de philosophie de la connaissance, la «continentale» et l'«analytique»?

■ Pierre Poirier: Les sciences cognitives actuelles fournissent-elles un fondement radicalement novateur à la théorie de la connaissance?

■ Georges Leroux: La philosophie de la connaissance d'aujourd'hui a-t-elle quelque chose à apprendre de son histoire?



Mercredi 5 octobre 2016, de 17 h à 19 h

LIBRAIRIE OLIVIERI

5219, chemin de la Côte-des-Neiges

Un vin sera offert. Réservation obligatoire: 514 739-3639

Les Presses de l'Université de Montréal
www.pum.umontreal.ca

RÉCEPTION DE QUATRE ACADÉMICIENS

L'Académie des lettres du Québec est heureuse d'accueillir

CAROLE FRÉCHETTE et MONIQUE PROULX

mercredi, 5 octobre à 18h30

JEAN-PAUL DAOUST et MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

mercredi, 9 novembre à 18h30

Édifice Gaston-Miron, 1210, rue Sherbrooke Est

Entrée libre



ACADÉMIE
DES LETTRES
DU QUÉBEC

Conseil des arts
et des lettres
Québec

CONSEIL
DES ARTS
DE MONTRÉAL
Montréal



32^e FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA POÉSIE

PRÉSENTÉ PAR
QUÉBECOR

**TROIS-RIVIÈRES
DU 30 SEPTEMBRE
AU 9 OCTOBRE 2016**

POÈTES INVITÉS

PRIX DE POÉSIE

DAVID, Carole
Grand Prix Québecor du Festival International de la Poésie 2016

LACHAPELLE, Virginie
Prix Piché de poésie de l'UQTR 2016

LEFEBVRE, Marianne B.
Finaliste - Prix Piché de poésie de l'UQTR 2016

BEAUREGARD D., Virginie
Prix de poésie Jean-Lafrenière/Zénob 2016

SERRANO, Pedro (Mexique)
Prix international de poésie Antonio Viccaro 2016

DUPRÉ, Louise
Prix de poésie Jaime-Sabines/Gatien-Lapointe 2016

ROY, André
Prix de poésie Alain-Grandbois 2015

POURBAIX, Joël
Prix de poésie du Gouverneur général 2015

MORENCY, Joanne
Prix de poésie Radio-Canada 2015

LABRIE, Pierre
Prix ANEL-AQPF 2015

OUELLET, Pierre
Prix Athanase-David 2015

LESSARD, Rosalie
Prix Émile-Nelligan 2016

CHIASSEON, Herménégilde
Prix Antonine-Maillet 2015

TRUDEL, Rosalie
Bourse Hector-de-Saint-Denis-Garneau

DUMONT, Frédéric
Prix Félix-Antoine-Savard de poésie 2016

POÈTES INTERNATIONAUX

ANCELET, Barry Jean (Louisiane)

ANIKINA, Olga (Russie)

AWONO, Jean-Claude (Cameroun)

BARENDSON, Samantha (Argentine/France)

BONNEVILLE, Lyse (France)

CADET, Maurice (Québec/Haïti)

1 CORBELLINI, Helena (Uruguay)

CORTÉS GONZÁLEZ, Alejandro (Colombie)

DAVENTRY, Claudia (Écosse)

FIERENS, Andy (Flandre-Belgique)

JENKINS, Carol (Australie)

LEGEZA, Dmitry (Russie)

LIBERT, Béatrice (Wallonie-Belgique)

MADRID, Salvador (Honduras)

MASSRI, Maram (Syrie/France)

NAMUR, Yves (Wallonie-Belgique)

NILSSON, Henrik (Suède)

PAOLANTONIO, Jorge (Argentine)

PICCAMIGLIO, Robert (France)

SALAS AVILÉS, Diego (LOJIQ) (Mexique)

SANAHUJA, Eduard (Catalogne-Espagne)

SÁNCHEZ BAREA, Ivonne (Espagne)

SÈNE, Fama Diagne (Sénégal)

SKWARA, Erich Wolfgang (Autriche)

TALVAZ, Anne Ortiz (France)

VALENCIA, Ingrid (LOJIQ) (Mexique)

VILLARREAL, José Javier (Mexique)

VILLARREAL, Minerva Margarita (Mexique)

ZECHARIA, Anat (Israël)

POÈTES RÉSIDANT OU AYANT ÉTÉ PUBLIÉS HORS-QUÉBEC

ARLUK, Reneltha (Colombie-Britannique)

BOSSÉ, Paul (Nouveau-Brunswick)

CÔTÉ LEGAULT, Antoine (Québec)

HARBEK, Héléne (Nouveau-Brunswick)

HUARD, Julie (Québec)

LANGLOIS, Dominic (Nouveau-Brunswick)

TREMBLAY, Gaston (Ontario)

VERMEERSCH, Paul (Ontario)

POÈTES QUÉBÉCOIS

AL-YASIRI, Issa Hassan (Irak-Québec)

BARETTE, André

BLAIS, Geneviève

BOISVERT, France

BOLSTER, Stéphanie

BOUTHILLIER, Anne-Marie

COWAN, Judith

CYR, Céline

CYR, Véronique

DAOUST, Jean-Paul

DARGIS, Daniel

DEVAULT, Gilles

DORION, Héléne

DUVAL, Isabelle

FORGUES, Valérie

GAGNÉ, Nicole

GERMAIN, Christine

HÉBERT, Louis-Philippe

LAFLEUR, Annie

LAMBERT, Roseline

LÉVESQUE, Baron Marc-André

MARTEL, Émile

MORENCY, Catherine

PLEAU, Michel

POISSON, Sylvie

QUINN, Judy

RÉGIMBALD, Diane

RENAUD, Yannick

ROFFÉ, Nelly

SAGALANE, Charles

SALMERON, Odélin (Cuba/Québec)

TRAHAN, Michaël

TURCOTTE, Élise

YOUNSI, Ouanness

1 Au moment où ce programme est entré sous presse, ce poète était en attente de visa. Il est possible qu'il ne l'ait pas obtenu. Veuillez consulter le site fiptr.com pour obtenir l'information à jour ainsi que l'horaire détaillé du festival.



**10 JOURS • 100 POÈTES • 30 PAYS • 5 CONTINENTS
350 ACTIVITÉS • DANS LES BARS, RESTAURANTS, CAFÉS
ET GALERIES DU CENTRE-VILLE**

QUELQUES INCONTOURNABLES

**VIN & POÉSIE avec
MONSIEUR THIERRY, SOMMELIER**
5 octobre de 17 h à 19 h
Musée des Ursulines

*Le vin...
c'est de la poésie en bouteille.*

DUO RÉUNIÓN : L'HEURE EXQUISE
6 octobre à 19 h 30
Centre d'art des Récollets - St-James



**ARGENTINE AU MENU & SOIRÉE
TANGO ET POÉSIE**
8 octobre - Dégustation à 18 h et
soirée poésie à 20 h
Musée québécois de culture populaire



**MUSIQUE DU MONDE
ET POÉSIE D'AILLEURS**
9 octobre 17 h
Maison de la culture



ET PLUS DE 160 MOMENTS DE DÉCOUVERTES POÉSIE EN REPAS ET APÉROS
Chez nos restaurateurs : Au Four à bois, Il Circo Pâtes et Passion,
Le Bistro L'Ancêtre, Le Lupin, Le Manoir du Spaghetti,
Le Rouge Vin, Le Sacristain, Saint-Germain Bistro, Bar l'Hexagone, Café Bar Zénob,
L'Embuscade Café Galerie, La p'tite Brûlerie, Microbrasserie Le Temps d'une Pinte,
Nys Pâtissier, Pompon Laine Café, Suite Soixante Galerie Bar.

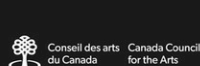
GRANDE SOIRÉE QUÉBECOR DE LA POÉSIE

Samedi 8 octobre 20 h

20 poètes sur scène à la Maison de la culture avec la musique du Duo Contra-Danza

**ENTRÉE GRATUITE
Laisser-passer obligatoire**

Disponibles au 819 380-9797 / 1 866 416-9797 (sans frais) ou enspectacle.ca



FIPTR.COM